

Jean-Michel Wittmann, « Drieu la Rochelle contre la décadence : *Drôle de voyage* et l'héritage du “roman à idées” 1900 », *Les Lettres Romanes*, n° 3-4, vol. LX, août-novembre 2006, p. 265-274.

Dans *Drôle de voyage* (1933), Drieu brosse à travers le personnage récurrent de Gille Gambier¹ le portrait de l'homme moderne accablé par « un fait écrasant : la décadence »², produit d'une fin de siècle hantée précisément par ce fait. Comme de juste, ce double du romancier est d'une parfaite lucidité, au point de s'interroger sur la valeur même « de cette idée de décadence qui, depuis son enfance, était assise sur son cerveau. Décadence de qui et de quoi ? [...] Décadence de tout un monde autour de lui ? Sûrement. Mais est-ce qu'au même moment la vie ne renaissait pas ailleurs ? Pourquoi n'y était-il pas ? Il se complaisait dans toutes ces vieilleries ; sa raillerie était de la complaisance. » (20-21)³ La boucle est en quelque sorte bouclée, puisque cette intelligence lucide s'accompagne d'une impuissance à agir, autant de traits caractéristiques du type du décadent dont la littérature des années 1890-1914 a donné une illustration. De plus, Gille est un dilettante qui ironise sur sa carrière obscure au Quai d'Orsay, en dépit d'une ambition aussi vague que vaste. À l'intelligence s'ajoutent chez lui la faiblesse de caractère et la nervosité, autres stéréotypes de la décadence : le narrateur évoque à son propos « un complexe d'infériorité fortement noué où entrait le fléchissement fréquent d'un tempérament lymphatique, rarement secoué de décharges nerveuses » (133), cependant qu'un de ses amis – sinon l'un de ses doubles, raffiné et cynique – souligne qu'il est « un garçon intelligent » avant d'ajouter, « On vous dira qu'il n'a pas de caractère, mais s'il n'avait pas de caractère il ne serait décidément pas intelligent : or, il est intelligent. » (101)

Cet ami, Gabriel Cahen, est juif : dans la perspective de Drieu et conformément à l'imaginaire collectif de la Belle Époque, il incarne donc exemplairement cette décadence liée à la modernité qui découle en partie d'une hypertrophie de l'intelligence, de la culture et de la sensibilité. Suprêmement intelligent, il fait « tomber sur le caractère [des femmes qu'il séduit] comme une analyse implacable, ce qui ne diminuait point son ardeur mais la leur » (172) et porte sur le monde qui l'entoure un regard acide, qui nourrit ses longs discours et fait dire à Gille, « un peu honteux d'avoir tant parlé » lui-même : « Les Juifs et leurs idéologies, ces discours qui épuisent la vie. » (27) Il revient en effet à Gabriel Cahen de dénoncer cette décadence généralisée qui frappe les notables, grands bourgeois et aristocrates de la région où se trouve la maison de campagne où les Cahen reçoivent Gille : « les Estignac ne sont pas des Estignac mais des Dupont », ennoblis par Napoléon pour services rendus, les Danvilliers « sont des étrangers, des étrangers à la province » dont « le domaine vient d'être construit et muni de toutes les défenses souhaitables pour nous autres gens du Moyen Âge », quant aux Cavert... « les deux demoiselle de Cavert suivirent un cirque forain où l'une est encore cuisinière après avoir été amazone, où l'autre est morte sous les coups du clown » (66-67).

Gille peut encore rêver à une Espagne préservée du cancer qui ronge le nord : « si en France et en Angleterre les bourgeois sont abêtis par l'exemple des aristocrates malades, si les

¹ Gille Gambier était déjà le nom donné au personnage central du premier roman de Drieu, *L'Homme couvert de femmes* ; plus tard, en ajoutant un *s* au prénom, il reprendra ce nom pour l'attribuer au héros éponyme de *Gilles*.

² Drieu la Rochelle, préface à *Gilles* (1942), Gallimard, coll. Folio n° 459, dépôt légal 1992, p. 10 ; Drieu y analyse le développement de son œuvre en partant du constat suivant : « Je me suis trouvé comme tous les autres écrivains devant un fait écrasant : la décadence. Tous ont dû se défendre, et réagir, chacun à sa manière, contre ce fait. Mais aucun comme moi – sauf Céline – n'en a eu la conscience claire. »

³ Les références de pages indiquées entre parenthèses directement à la suite des citations de *Drôle de voyage* renverront systématiquement à l'édition procurée par Gallimard en 1933.

ouvriers et les paysans sont embourgeoisés, en revanche dans des pays comme l'Espagne et l'Italie, il y en a encore une certaine crudité dans le peuple. » (155) Mais il a beau, en Espagne et en se souvenant de Montherlant, cité dans le texte, se rendre à la corrida, c'est pour voir la joue du toréador déchirée par le taureau, « une joue d'homme moderne qui a beau faire, qui ne connaît plus le danger et qui, à la moindre égratignure s'effondre comme un plâtras » (125). Paris ne vaut évidemment pas mieux que Grenade et l'Espagne : « Paris est triste, parce que les Français sont tristes » (257). La décadence est un fait à la fois collectif et individuel : « le Français a peur : il se sent vieillir et il a peur pour son avenir » (257). Gille déteste également « la basse servitude où les grandes villes mettent le peuple » et « l'indignité des gros, leur perpétuelle défaillance, leur manque d'orgueil » (153). Sa haine cristallise sur le cinéma, « le grand magasin des visions, la halle aux rêveries », où « les gens viennent se vautrer béatement dans cette confusion illusoire. Les riches et les pauvres sont là pêle-mêle. Immense bourgeoisie, tirant tout à elle, absorbant les aristos, les paysans et les ouvriers – la bourgeoisie ou la démocratie, cette immense mare pourrissante en dehors de quoi il n'y a rien. » (176).

Cette accumulation de poncifs qui façonnent le mythe de la décadence depuis la fin du dix-neuvième siècle ne débouche pourtant pas sur la mise en valeur d'une solution politique. Bien sûr, par la bouche de Gille, c'est déjà le Drieu hanté par l'idée d'un relèvement des nations dans une Europe totalitaire qui s'exprime : « « L'Europe sera unifiée par la force et le travail et toute la vie des gens sera sévèrement reprise en main. Par qui ? Je n'en sais rien. Par des gens qu'on appelle communistes ou par d'autres qui ne sont pas encore nommés. » (157) Mais cette solution politique – à laquelle le Drieu engagé des années suivantes voudra croire, au moins en public – est aussitôt dénoncée ironiquement : « Comment voulez-vous qu'un Européen soit bolchevik ? Nous avons été beaucoup trop bien élevés par notre mère l'Europe. C'est nous qui avons inventé le socialisme – des Anglais, des Français, des Allemands – il fallait des Russes pour y croire. Non, même les Allemands sont beaucoup trop bien élevés pour être bolcheviks. Tout au plus sommes-nous capables d'être fascistes, c'est-à-dire de mettre un peu de démagogie dans notre conservatisme. » (309) Aussi bien, au moment d'évoquer l'avenir politique de l'Europe, il précise son sentiment et, du même coup, les enjeux propres d'un roman qui n'est pas politique ni engagé : « Mais ce qui m'intéresse, c'est ce que deviendront sous cette discipline les forces élémentaires des hommes. Leur intime pouvoir créateur est si dérouté aujourd'hui. » (157)

Si Gille cherche à régler ce problème de la décadence, c'est à un niveau individuel. L'issue recherchée à un malaise dont la dégradation de l'histoire est donnée plutôt pour un symptôme que pour une cause, et qui se présente d'abord comme un désarroi d'ordre moral et psychologique, est bien d'ordre éthique. La quête de Gille est essentiellement égotiste – ou anti-égotiste ; il s'agit pour lui de renforcer un moi fragilisé :

[...] dans la solitude, passé les moments d'ivresse et de dissolution extatique, il retrouvait son moi, autre piège, aussi étroit. Car il faut être bien puissant pour atteindre de façon permanente à une solitude qui ne se confonde plus jamais avec l'égotisme, qui s'ouvre au contraire de plus en plus à l'universel. Depuis qu'il avait trente ans, son moi commençait à lui peser avec ses manies grinçantes, ses complaisances, ses habitudes. Comment briser ce moi ? Le seul remède lui paraissait de se heurter à ce sacré petit mystère de la femme et de s'y blesser. (79)

Réagir contre la décadence, c'est d'abord constituer son moi en point stable – et c'est en cela que le roman de Drieu assume un héritage barrésien, et non dans le traitement du thème des « racines ». Bien sûr, la décadence a partie liée avec le déracinement, comme le suggère le portrait des notables qui entourent la Béraude ; mais il ne faut pas oublier que c'est Gabriel Cahen et non le narrateur, ni même Gille, qui dénonce des nobles « étrangers » à leurs propres terres. Au demeurant, Gabriel, l'intellectuel juif, est un individu « raciné » suivant le vœu barrésien des *Déracinés*. Non seulement il est « à fond amateur et conservateur des plus

vieilles institutions et des plus vieilles routines de Paris » (171), mais encore Gille n'oublie pas que « l'arrière grand-père de Gabriel avait voulu s'enraciner en France, et il n'y avait que trop bien réussi : Gabriel était deux fois français, car un Juif français est plus bourgeois qu'aucun Français » (58). Or la décadence coïncide précisément avec le triomphe de la bourgeoisie... L'enracinement, le culte de la terre et des morts⁴ n'apparaît donc en aucune manière une voie valable pour sortir de la décadence, dans *Drôle de voyage* comme dans les romans postérieurs de Drieu.

Réticent face aux thèses conservatrices de Barrès, mais admirateur presque inconditionnel du *Culte du Moi*, Drieu fait pourtant emprunter à Gille une voie qui prolonge dans une certaine mesure celle de la première trilogie barrésienne : on n'aura garde d'oublier que le Barrès presque symboliste d'*Un Homme libre* et du *Jardin de Bérénice*, « parti à la recherche d'un quelconque terrain solide dans un monde en décrépitude, [...] trouve le moi. »⁵ Reste que Gille ne préconise pas la même culture du moi et se tourne vers l'amour, envisagé comme l'expérience capable de renforcer son moi par la rencontre, sinon la fusion avec l'autre. À Béatrix, la jeune Anglaise à laquelle il fait une cour pleine de réticences, s'interrogeant au fil du roman et de ses rencontres avec elle en France et en Espagne, il écrit ainsi : « Les humains devraient arranger leurs civilisations de façon à satisfaire l'amour, cette seule véritable ressource qu'ils ont, après la pensée profonde, contre le grand silence. » (175) L'homme décadent est un chevalier qui lutte contre le néant qui l'opprime et cherche en lui-même une réponse à une angoisse partagée par tous les hommes. Cette déclaration écrite le transforme et le délivre à ce moment de son pessimisme : « Il était content de voir sortir de lui une sorte de force. Lui qui, un instant auparavant était angoissé, privé de tout, sentait une plénitude, même une exubérance. Il eut aussitôt envie de se tourner vers les humains et de les étonner par son abondance. » (175) L'amour est donc présenté comme le moyen de se sauver, voire de sauver le monde de la décadence. Gille conçoit finalement le mariage possible avec Béatrix comme la clef d'accès à un « autre univers » : « Un univers solide, conséquent avec lui-même, un univers où mes actes et mes pensées ne feront qu'un. Je ne rêverai plus, j'aimerai ; je ne me plaindrai plus, je créerai tout ce qui me manque. Béatrix, ce sera moi épaissi, fixé. » (243) Reste que Gille caresse le rêve de ce mariage sans pour autant le réaliser. Il s'engage tour à tour dans différentes voies, au gré de ses rencontres et de ses voyages, de sorte que *Drôle de voyage* assume pleinement le statut d'un « roman à idées »⁶ voué à mettre en question les différentes réponses possibles au malaise existentiel lié au sentiment de la décadence, plutôt qu'à proposer une thèse, ou simplement une réponse assurée.

⁴ C'est après avoir évoqué, dans *Les Déracinés* (1897) une France « dissociée » et « décérébrée », affaiblie par la leçon des maîtres déracinés dont Bouteiller est le type, que Barrès, en 1899, publie sa conférence intitulée « La terre et les morts (sur quelles réalités fonder la réalité française) » (Paris : La Patrie Française, 1899), dans laquelle il propose des solutions au problème de l'affaiblissement national et du déracinement.

⁵ Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris : Armand Colin, 1972, p. 47. Ajoutons que Barrès distingue l'influence de Nietzsche – l'autre grand maître de Drieu avec Barrès – dans son *Culte du Moi* : voir *Mes Cahiers, L'œuvre de Maurice Barrès*, Paris : Au Club de l'honnête homme, 1965-1968, t. IX, p. 124. Le point commun entre Nietzsche, Barrès et finalement Drieu, pourrait se résumer dans cette remarque de Barrès, dans *Mes Cahiers, op. cit.*, t. III, p. 139 : « Toute cette modernité est contre quoi je lutte, modernité telle que Nietzsche la définit... »

⁶ Paul Bourget, qui, avec *Le Disciple* (1889), a lancé la vogue du roman à thèse autour de 1900, elle-même inscrite dans le contexte d'un engagement croissant des écrivains et d'une réaction générale contre la décadence, mettra en avant cette notion de « roman à idées » ; dans un discours devant l'Académie française, le 17 décembre 1907, il introduit cette distinction : « Condamnons la littérature à thèse, genre essentiellement faux. Distinguons-en la littérature à idées, genre légitime, genre nécessaire. » *Drôle de voyage* mérite pleinement cette étiquette, à la fois par l'héritage idéologique qu'il assume et par sa forme. À l'inverse, on constatera que le roman de Drieu ne correspond pas du tout à la définition du « roman à thèse » proposée par Susan Suleiman : « roman "réaliste" (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse » (*Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris : P.U.F., coll. Écritures, 1983, p. 14).

Les déplacements de Gilles obéissent à une double logique de décentrement et de recentrement, mise en évidence par la structure du roman et par son titre même. Le mouvement est tantôt celui d'un retour aux origines, aussitôt donné pour illusoire, et tantôt celui d'une fuite vers un ailleurs toujours décevant, à l'image des courses de taureaux. « La Béraude », « Grenade en septembre », « La Renaude », « Grenade en décembre » : l'alternance est régulière entre l'ici (la Béraude est le domaine campagnard où Gille est invité par ses amis, la Renaude est le surnom donné par lui à l'une de ses maîtresses, pour souligner sa rusticité) et l'ailleurs, et elle est soulignée par le jeu phonique Béraude / Renaude. Mais il s'agit bien d'un drôle de voyage : le départ ramène plus sûrement Gille vers ses racines. L'opposition entre les lieux, la Béraude et Paris d'un côté, Grenade de l'autre, est redoublée par l'opposition entre les personnages, la comtesse de Bécourt (la Renaude) et Béatrix que Gille rejoint en Espagne. À travers cette opposition, ce sont en fait deux attitudes, elles-mêmes résumées en deux notions antagonistes qui ont nourri le débat littéraire et intellectuel vers 1900, le nomadisme et l'enracinement, l'une associée à Gide, l'autre à Barrès, au moins à l'origine, c'est-à-dire à deux écrivains qui ont exercé une influence majeure sur Drieu la Rochelle. Dans *Drôle de voyage*, suivant une perspective qui, pour le coup, est bien celle du roman à thèse, les deux notions cristallisent autour de lieux, mais aussi de personnages qui sont exemplaires, voire volontairement stéréotypés.

La distribution des rôles est cependant volontairement brouillée par le romancier qui – c'est le charme de ce roman qui sans cela serait sans doute devenu illisible – ne se soucie pas d'exposer une thèse. Béatrix, championne de l'enracinement, puisque elle représente pour Gille la possibilité de se fixer enfin en se mariant, est une jeune Anglaise cosmopolite. Elle vit une partie de l'année à Grenade et s'arrête en chemin chez ses amis français, à la Béraude, où Gille la rencontre. De plus, elle est, par sa mère, lady Owen, d'origine israélite. À travers elle, c'est l'Angleterre, on le devine, que Gille prétend épouser, et sa santé relativement préservée. Drieu dote en effet son personnage de son propre goût pour l'Angleterre, proclamé auparavant dans son récit autobiographique, *État civil*⁷ : dans la lignée de ce récit, et conformément à un imaginaire collectif très présent dans le roman autour de 1900, Gille associe les Anglais et leur civilisation à l'énergie triomphante dans un monde pourtant frappé par la décadence⁸.

Il confesse aimer l'Angleterre, et lorsque Gabriel Cahen s'oppose à Lady Owen qui, l'entendant disserter sur la décadence française, suggère par un sourire que « l'Angleterre n'était pas aussi pourrie que la France » (67), Gille vient à son secours. Il oppose aussi l'Angleterre, « une démocratie qui fut longtemps menée par des aristocrates » à la France, « démocratie dirigée par des petits-bourgeois » (256). Quant à la famille Owen, elle incarne cette santé de l'Anglais préservé de la décadence : lady Owen est « une belle femme haute, forte, en pleine santé » (37), lord Owen est rustique à souhait et son épouse n'a « aucune honte » à le voir engloutir « un énorme goûter : un seigneur n'a pas besoin de prouver ses bonnes manières » (42). Se fixer, renouer avec une santé et une énergie perdue – à défaut de s'enraciner – ce serait donc sortir de soi pour aller à la rencontre de l'autre, suivant un mouvement centripète : l'amour, moyen pour Gille, le « jeune Européen », de fortifier son propre moi, se conçoit comme une sorte de fédération à l'échelle européenne... Gille reste

⁷ Cogle, le personnage central, présenté comme le « petit-fils d'une défaite », reconnaît la supériorité des Anglais : « De siècle en siècle, les Anglais nous avaient surclassés. » (*État civil* [1921], Gallimard, coll. L'Imaginaire, dépôt légal 1986, p. 125). Il oppose « nos hommes [...] petits, chétifs, laids » à « l'énergie musculaire de la race anglo-saxonne » (*op. cit.*, p. 127) et constate : « [...] on ne parle que d'énergie dans le monde depuis cinquante ans. L'entreprise du peuple anglais est un exemple exaltant pour le monde. » (*op. cit.*, p. 131).

⁸ Voir Pierre Citti, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris : P.U.F., plus particulièrement l'analyse de « la race victorieuse : l'anglo-saxon », p. 171-182, dans le chapitre 10, « Système des images nationales ».

cependant réticent face à cette solution de salut qui lui est offerte, ne serait-ce que parce qu'il est incapable de désirer physiquement Béatrix, jeune fille fragile atteinte elle-même du syndrome de la dégénérescence sinon de la décadence, alors même qu'il attend de cette union un nouvel élan vital.

Drieu offre donc une alternative à son personnage, en la personne de la comtesse de Bécourt. Son corps, qui s'oppose de façon antithétique à celui de Béatrix, est « un corps considérable, avec cette ampleur de traits qui est rare dans les corps français. » (179) Son énergie et sa santé sont célébrées par Gilles : « Avec quelle puissance, elle étalait et écartait ses membres sur le tapis, avec quelle faim elle appelait la certitude. À l'approche d'une main, d'un genou, tout ce gros et beau nœud de muscles et de nerfs se tordait et se gonflait, donnant une idée singulière de la force de la vie. » (194) Il célèbre sa beauté, « Cette tête dure taillée dans la pierre, ce corps dur taillé dans la pierre. Il aimait tellement la force dans le corps d'une femme. » (217) À cette femme qui « parlait beaucoup, par profusion de santé », Gille donne un surnom : « Tu es la Renaude, une paysanne manqué » (192). Ce nom qui connote la rusticité, tout en rappelant le domaine aristocratique possédé – dévoyé ? – par les Cahen, fait que le personnage incarne les origines, un état antérieur à la décadence, continuellement associée par Drieu au développement du monde urbain. Aussi bien, la comtesse de Bécourt est-elle la fille de Mme Ravenot, elle-même fille d'une « femme de charge » prise en affection et éduquée par ses maîtres : « la fille de la femme de charge en avait profité, et sa beauté d'une qualité exceptionnellement solide n'en demandait pas tant pour s'épanouir » (209-10). La mère de Josette a donc pu s'élever socialement en faisant un beau mariage. Mais comme Béatrix, Josette, la Renaude, représente une solution insatisfaisante pour Gille. Non seulement il a conscience de se « mettre dans une situation inférieure » (216) en entretenant cette relation adultère, mais encore la comtesse de Bécourt est atteinte elle-même par le mal. Alors que sa mère avait su garder « la verdeur de ses origines » et apparaissait par ses manières comme « archaïque dans une société qui a perdu aussi bien les mauvaises manières que les bonnes » (178), la fille est bien de son temps, c'est-à-dire irrémédiablement bourgeoise. D'emblée, elle lui apparaît « faite d'une accumulation de beautés dont quelques-unes étaient restées paysannes, dont les autres paraissaient plébéiennes, étaient devenues bourgeoises » (179). Élevée « comme une mademoiselle Ravenot », elle a donc « très mal accepté ce que sa mère portait si gaillardement. Fille d'une mère qui n'était que joie et hardiesse et qui avait vécu avec les hommes les plus brillants du Faubourg et de la grande bourgeoisie, elle était entrée dans la vie, honteuse et solitaire, s'attendant aux avanies. Et pourtant elle avait la chair superbe de sa mère. » (210) Avant son mariage, elle avait été d'abord la maîtresse du comte de Bécourt, qui « l'avait quittée après quelques rencontres, sachant qu'il lui en voudrait toujours de la communauté de leurs destins dans une certaine faiblesse à dominer le sort » (212) et Gille doit reconnaître que les deux époux se tiennent « par la jalousie, la faiblesse sociale, la peur du néant qu'ils voyaient au dehors et qui était au dedans. » (212) Tout se passe comme si la Renaude craignait cette énergie primitive qu'elle porte en elle, liée à ses racines paysannes ; à la fin de la partie du roman qui lui est consacrée, Josette ne peut se résoudre à quitter son mari, pour cette raison même, analysée par Gabriel Cahen : « Si elle épousait Gille, qui n'est pas né (sommes-nous au XX siècle ?), qui a une situation bizarre au Quai, elle redeviendrait la fille de Mme de Ravenot. » (231) Définitivement enfermée dans le piège de sa condition bourgeoise, la dernière phrase de cette partie évoque sa volonté d'« oublier ce moment "affreux", comme elle disait plus tard, aux sports d'hiver, à son amie intime. » (236)

Au terme de la troisième partie, « La Renaude », voilà Gille renvoyé à l'impossibilité de se ressourcer en épousant le vieux fonds paysan de son pays épuisé et contraint de repartir pour Grenade, vers Béatrix prête à l'épouser, solution dont les deux premières parties du roman ont d'ores et déjà marqué les limites. Or c'est à ce moment qu'intervient dans le roman une troisième figure, associée, celle-ci, au nomadisme et à la disponibilité, contrairement aux

deux autres. Il ne s'agit pourtant pas d'un personnage à proprement parler, mais d'un livre, ou de son auteur. Dans le train pour Grenade, Gille lit « les mémoires d'un homme de soixante ans, qui ne s'était jamais arrêté nulle part, s'en faisait gloire et crachait sur tous ceux qui s'arrêtent. » (241) Il est particulièrement requis par une page, « au début du livre » : « L'homme y racontait comment, ayant débuté dans la vie, tranquille et marié, il avait brisé ses attaches. Ces pages étaient pleines de cruauté et de défi. » (242) Voilà Gille tenté à nouveau par une autre voie, contraire à l'enracinement : celle du voyage, en somme, de la liberté.

Face à cette nouvelle voie, ou ce nouveau modèle, Gille se révèle vite aussi partagé qu'il pouvait l'être face à Béatrix ou face à la Renaude. Sa lucidité le conduit à juger sévèrement la posture incarnée par l'écrivain : « Rien de plus triste et de plus menteur et de plus irrésistible que ce cri de trompette : défi de l'homme seul, au milieu du monde et qui vante sa solitude aux quatre vents. S'en aller toujours par les chemins, seul. » (242) Il finit même par jeter le livre, en portant un jugement apparemment sans appel : « L'attitude de ce vieillard était bien menteuse. Pourquoi vouloir faire toujours le méchant, alors qu'on est triste et qu'on tremble au fond de son cœur comme un petit enfant qui a perdu sa mère dans la foule ? » (243) Reste qu'un peu plus tard, après avoir retrouvé Béatrix à Grenade, Gille ne tarde pas à être « content de se trouver seul. Toujours cette joie sauvage de se retirer de tout, de se dire qu'on est encore disponible, qu'on n'est pas encore trop engagé, qu'on n'est tenu par rien – mais alors qu'on ne tient à rien ? » (267) Qu'il retrouve celle qui à ce moment lui offre la possibilité de se fixer, et voilà Gille qui redécouvre la joie revigorante de la solitude, du nomadisme et de la disponibilité, vantés par le livre lu dans le train. Le remède contre la décadence, de façon paradoxale, voire provocatrice, ce serait donc de rester « disponible »...

Or cet adjectif évoque presque inmanquablement, surtout pour le lecteur de 1933, *Les Nourritures terrestres*, recueil publié en 1897 – l'année des *Déracinés*, auxquels il semblait du même coup s'opposer, après la « Réponse aux *Déracinés* » publiée par Gide⁹ – mais qui a touché un public élargi aux lendemains de la Grande Guerre. L'ombre de Gide est à ce point présente dans le train qui mène Gille à Grenade que Frédéric Grover, le biographe averti de Drieu, a pu, dans une notice sur *Drôle de voyage*, présenter Gille comme « un déraciné qui lit Gide dans le train (comme Gide avait lu Barrès) »¹⁰. Le nom même de Gide – mentionné en revanche dans la première partie du roman – n'est pas cité ici et il serait vain de voir précisément dans ce livre *Les Nourritures terrestres* ou *Si le grain ne meurt*, puisque ce sont « les mémoires » d'un vieil écrivain que Gille découvre. En revanche, l'attitude même de Gille qui rejette finalement le livre, le sentiment qu'en tuant l'image du couple formé avec la Renaude, « ce n'était qu'une de ses mille peaux à lui, Gille, qui était restée collée à ce cadavre » (242), évoquent l'*Envoi des Nourritures* : « Nathanaël, à présent, jette mon livre. Émancipe-t'en. [...] Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures en face de la vie. »¹¹ Quant à l'éthique de la disponibilité, c'est bien celle de Ménalque, le personnage « immoraliste » mis en scène dans les *Nourritures*, dont « l'âme » est « l'auberge ouverte au carrefour », qui déclare s'être « fait ductile, à l'amiable, disponible par tous [s]es sens », celui qui proclame sa haine des familles – « foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur » – et, pour éduquer un adolescent, apprend à « son âme à

⁹ Gide publie dans *L'Ermitage* de février 1898 son article « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » (repris dans *Essais critiques*, Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 5-7), où il apostrophe ce dernier en ces termes : « Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager. » Le roman de Barrès, par delà la polémique lancée par Gide, a aussitôt débouché sur une réflexion d'ordre sociologique et idéologique : voir l'analyse de sa réception proposée par Jean-Michel Wittmann et Emmanuel Godo, in *Les Déracinés*, Paris : Honoré Champion, 2004, p. 57-68.

¹⁰ Frédéric Grover, *Drieu la Rochelle*, Gallimard, coll. La Bibliothèque idéale, 1962, p. 126.

¹¹ *Les Nourritures terrestres* [1897], Gallimard, coll. Folio (dépôt légal 1985), p. 163.

devenir plus vagabonde, joyeuse enfin – puis [...] à connaître sa solitude. »¹² Gille entend alors la leçon de Ménalque, comme il entend l'appel lancé à Nathanaël par le narrateur des *Nourritures* : « Disponible ! Nathanaël, disponible ! »¹³

Faut-il s'étonner de voir la voie gidienne de la disponibilité préférée à celle, barrésienne, de l'enracinement ? Le paradoxe n'est qu'apparent, à la fois parce que *Drôle de voyage* s'inscrit dans la double lignée d'*Un Homme libre* et des *Nourritures terrestres*, qui sont loin de s'opposer, et parce que l'œuvre de Gide est perçue par Drieu comme le symptôme d'une décadence mais aussi comme un ferment d'une réaction possible contre elle. Au demeurant, Gide, évoqué explicitement dans *Drôle de voyage*, est présenté comme un représentant de « l'art libre », qui « exploite notre agonie, [...] nous fait une jolie agonie. », comparé par son élégance et sa cruauté à Picasso, « un homme sain qui verse aux malades le plus beau vin du monde » et dont l'œuvre fait résonner « le plus exquis, le plus pervers, le plus joyeux ricanement qu'on puisse entendre en ce temps » (157)... Toujours est-il au terme de ce voyage qui ne mène nulle part, et surtout pas hors de soi-même, Gille n'a pas trouvé sa voie : l'idéal de la disponibilité préserve un horizon au terme du roman et s'inscrit dans l'itinéraire du personnage comme une ligne de fuite plutôt que comme une ligne directrice. Aussi bien le refus de se fixer, qui conduit Gille à revaloriser une certaine forme d'égotisme, est-il dépassé à son tour, dans une perspective qui appartient en propre à Drieu : « Gille, comme un prêtre attaché aux mystères et aux méditations et aux sacrifices, ne peut s'abandonner à la spécification d'un être, il ne peut borner son adoration au seul autel que serait Béatrix, il lui faut rester disponible, à la disposition de toute la nature. Confesseur de toutes les palpitations, il ira jusqu'au renoncement du vieillard, de l'ermite qui s'assoit au flanc de la montagne et s'abandonne au flot total de la sève, à l'épanchement infini du Verbe. Vienne la fin des désirs, alors commencera le grand désir. » (268) Au terme du roman, alors même qu'il ne semble plus rester à Gille – comme à son créateur, déjà – que l'art et le suicide, la disponibilité ouvre sur le sacrifice du moi dans une forme d'ascétisme qui confine au mysticisme, suivant la voie expérimentée par Drieu lui-même au terme de sa vie.

Jean-Michel WITTMANN
Université Paul Verlaine - Metz

¹² *Les Nourritures terrestres, op. cit.*, p. 68-69.

¹³ *Les Nourritures terrestres, op. cit.*, p. 127.